

Les Bolcheviks prennent le pouvoir

(Extraits des "10 jours qui ébranlèrent le monde")

Pour le 40^e anniversaire d'Octobre, nous publions quelques pages du livre du journaliste révolutionnaire américain, John Reed: « Dix jours qui ébranlèrent le monde ». Ce livre, préfacé élogieusement par Lénine, fut interdit au temps de Staline (qui ne s'y trouve mentionné

que de façon épisodique). Les post-staliniens, obligés de donner une histoire de la Révolution russe à la jeunesse soviétique, ont dû récemment procéder à une réédition de ce livre.

Le Congrès devait se réunir à une heure et la grande salle de réunion était depuis longtemps pleine. Pourtant, à sept heures, le bureau n'avait pas encore paru... Les bolchéviks et la gauche S. R. étaient en séance dans leurs propres salles. Tout l'après-midi, Lénine et Trotsky avaient dû combattre les tendances au compromis. Une partie notable des bolchéviks était d'avis de faire les concessions nécessaires pour réussir à constituer un gouvernement de coalition socialiste.

— Nous ne pourrions pas tenir, s'écriaient-ils. Ils sont trop contre nous. Nous n'avons pas les hommes qu'il faut. Nous serons isolés et tout s'écroulera.

Ainsi parlaient Kaménev, Riazanov et d'autres.

Mais Lénine, Trotsky à ses côtés, restait ferme comme un roc.

— Que ceux qui veulent un compromis acceptent notre programme et nous les admettrons. Nous ne céderons pas d'un pouce. S'il y a ici des camarades qui n'ont pas le courage et la volonté d'oser ce que, nous, nous osons, qu'ils aillent rejoindre les poltrons et les conciliateurs! Avec l'appui des ouvriers et des soldats, nous irons de l'avant!

A sept heures cinq, les S. R. de gauche firent dire qu'ils resteraient au Comité Militaire Révolutionnaire.

— Vous voyez bien, dit Lénine, ils nous suivent!

Il était exactement huit heures quarante, quand un tonnerre d'exclamations annonça l'entrée du bureau, avec Lénine, le grand Lénine. Une silhouette courte, ramassée, une grosse tête ronde et chauve enfoncée dans les épaules, de petits yeux, un nez camus, la bouche large et généreuse, le menton lourd. Il était complètement rasé, mais déjà sa barbe, si connue autrefois, et qui maintenant serait éternelle, commençait à hérissier son visage. Son costume était râpé, son pantalon beaucoup trop long. Peu fait, physiquement, pour être l'idole de la foule, il fut aimé et vénéré comme peu de chefs au cours de l'histoire. Un étrange chef populaire, chef par la seule puissance de l'esprit. Sans brillant, sans humour, intransigeant et détaché, sans aucune particularité pittoresque, mais ayant le pouvoir d'expliquer des idées profondes en termes simples, d'analyser concrètement des situations et possédant la plus grande audace intellectuelle.

Kaménev donna lecture du rapport sur l'activité du Comité Militaire Révolutionnaire: abolition de la peine de mort dans l'armée, restauration de la liberté de propagande, mise en liberté des officiers et des soldats arrêtés pour délits politiques, ordre d'arrêter Kérensky et confiscation des stocks de vivres des magasins privés. Des applaudissements frénétiques éclatèrent.

Puis la parole fut donnée à l'orateur du Bund (parti socialiste juif): l'attitude intransigeante des bolchéviks signifiait l'étouffement de la Révolution; aussi les délégués du Bund se voyaient-ils dans l'obligation de ne pas participer plus longtemps au Congrès. Cris dans la salle: « Nous pensions que vous étiez déjà partis hier? Combien de fois comptez-vous encore partir comme cela? »

Ensuite vint le représentant des menchéviks-internationalistes. « Comment, encore vous? » L'orateur expliqua qu'une partie seulement des menchéviks-internationalistes avait quitté le Congrès; les autres étaient décidés à rester.

— Nous estimons dangereuse, peut-être même fatale pour la Révolution, la remise du pouvoir aux Soviets. (Interruptions). Mais nous considérons qu'il est de notre devoir de rester au Congrès et de voter ici contre elle.

D'autres orateurs suivirent, apparemment sans ordre. Un délégué des mineurs du bassin du Donetz demanda à tous ceux qui approuvaient la proposition au Congrès de prendre des mesures contre Kalédine qui pouvait couper le ravitaillement en

charbon et en vivres de la capitale. Plusieurs soldats, frais arrivés du front, apportèrent le salut enthousiaste de leurs régiments... Enfin Lénine se leva. Se tenant au rebord de la tribune, il promena sur l'assistance ses petits yeux clignotants, en apparence insensible à l'immense ovation, qui se prolongea plusieurs minutes. Quand elle eut pris fin, il dit simplement:

— Nous passons maintenant à l'édification de l'ordre socialiste.

De nouveau, ce fut dans la salle un formidable déchaînement humain.

— En premier lieu, il faut adopter des mesures pratiques pour réaliser la paix... Nous offrirons la paix à tous les peuples des pays belligérants sur la base des conditions soviétiques: pas d'annexions, pas d'indemnité, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. En même temps, conformément à notre promesse, nous rendrons publics et nous répudierons tous les traités secrets... La question de la guerre et de la paix est si claire, que je crois pouvoir sans autre préambule donner lecture d'un projet de proclamation aux peuples de tous les pays belligérants...

Quand le tonnerre des applaudissements se fut calmé, Lénine reprit:

— Nous proposons au Congrès de ratifier cette déclaration. Nous l'adressons aux gouvernements aussi bien qu'aux peuples, car en l'adressant seulement aux peuples des pays belligérants, nous pourrions retarder la conclusion de la paix. Les conditions de paix élaborées pendant l'armistice seront ratifiées par l'Assemblée Constituante. En fixant la durée de l'armistice à trois mois, nous désirons donner aux peuples un repos aussi long que possible après cette sanglante extermination, et un temps suffisant pour qu'ils puissent élire leurs représentants. Cette proposition de paix se heurtera à l'opposition des gouvernements impérialistes, nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. Mais nous espérons que la Révolution éclatera bientôt dans tous les pays belligérants; c'est pourquoi nous nous adressons particulièrement aux ouvriers de France, d'Angleterre et d'Allemagne...

« La Révolution des 6 et 7 novembre, termina-t-il, a ouvert l'ère de la révolution sociale... Le mouvement ouvrier, au nom de la paix et du socialisme, vaincra et accomplira sa destinée... »

Il y avait dans tout cela quelque chose de calme et de puissant qui remuait les âmes. On comprenait pourquoi la foule croyait, quand Lénine parlait...

Un délégué, en son propre nom, observa:

— Il y a une contradiction. D'abord vous offrez une paix sans annexion ni indemnités, et après vous dites que vous prendrez en considération toutes les offres de paix. Prendre en considération cela signifie accepter...

Lénine bondit:

— Nous voulons une paix juste, mais nous ne craignons pas une guerre révolutionnaire. Il est très probable que les gouvernements impérialistes ne répondront pas à notre appel, mais nous nous gardons de lancer un ultimatum, auquel il serait trop facile de dire non.

« Si le prolétariat allemand comprend que nous sommes prêts à considérer toutes les offres de la paix, ce sera vraisemblablement la goutte d'eau qui fera déborder le vase, la révolution éclatera en Allemagne... »

« Nous consentons à examiner toutes les conditions de paix, mais cela ne signifie pas que nous les accepterons... Il est certaines de nos conditions pour lesquelles nous combattons jusqu'au bout; il en est d'autres pour lesquelles nous jugerons peut-être qu'il ne vaut pas la peine de continuer la guerre... Ce que nous voulons avant tout, c'est mettre fin à la guerre... »

Il était exactement 10 heures 35, quand Kaménev clama de lever leurs cartes. Un seul délégué osa lever la main contre, mais la violence des protestations qui éclatèrent autour de lui, la lui firent promptement baisser... C'était l'unanimité.

Mus par une commune impulsion, nous nous trouvâmes soudain tous debout, joignant nos voix dans l'unisson et le lent crescendo de l'**Internationale**. Un vieux soldat grisonnant sanglotait comme un enfant. Alexandra Kollontaï rentra ses larmes. Le chant roulait puissamment à travers la salle, ébranlant les fenêtres et les portes et allant se perdre dans le calme du ciel. « La guerre est finie! La guerre est finie! » s'écria près de moi un jeune ouvrier, le visage rayonnant. Puis, quand ce fut terminé, comme nous restions debout dans un silence gêné, quelqu'un cria:

— Camarades! Souvenez-vous de ceux qui sont morts pour la liberté!

Nous entonnâmes alors la **Marche Funèbre**, ce chant majestueux, mélancolique et triomphant à la fois, si russe, si émouvant. L'**Internationale**, c'était une musique étrangère. La **Marche Funèbre** semblait être l'âme même des vastes masses, dont les délégués, réunis en cette salle, bâtaient de leurs imprécises visions une Russie nouvelle — et peut-être beaucoup plus.

**Vous êtes tombés dans la lutte fatale,
Victimes de votre amour sacré pour le peuple,
Pour lui vous avez tout donné,
Pour son honneur, votre vie et votre liberté...
Vous avez souffert dans les prisons humides;
Condamnés par d'impitoyables bourreaux,
Vous avez connu l'exil sous le poids des chaînes...
Adieu, frères, vous avez suivi un noble sentier...
Le temps vient où le peuple s'éveillera,
Grand, puissant et libre...
Adieu, Frères...**

A deux heures, le Décret sur la Terre fut mis aux voix; il n'y eut qu'une seule opposition et les délégués paysans étaient fous de joie... C'est ainsi que les bolchéviks se lancaient dans l'action, irrésistibles, seuls en Russie à avoir un programme défini, alors que les autres ne faisaient que bavarder depuis huit longs mois.

A deux heures trente du matin, un silence solennel se fit. Kaménev commença la lecture du Décret sur la Formation du Gouvernement:

Le Congrès Panrusse des Soviets des Députés Ouvriers, Soldats et Paysans décide, en attendant la réunion de l'Assemblée Constituante, de former un Gouvernement Provisoire Ouvrier et Paysan qui portera le nom de Conseil des Commissaires du Peuple.

Les différents services de l'Etat seront administrés par des Commissions dont les membres auront à assurer l'exécution du programme du Congrès en union étroite avec les organisations des ouvriers et ouvrières, des marins, des soldats, des paysans et des fonctionnaires. Le pouvoir gouvernemental appartient au Collège formé par les présidents de ces Commissions, c'est-à-dire au Conseil des Commissaires du Peuple.

Le contrôle de l'activité des Commissaires et le droit de les révoquer appartient au Congrès Panrusse et à son Comité Central Exécutif.

Le silence continua à régner, mais quand commença la lecture de la liste des commissaires, les applaudissements éclatèrent après chaque nom, surtout après ceux de Lénine et Trotsky.

La salle était hérissée de bâtonnettes. Le Comité Militaire Révolutionnaire armait tout le monde; le bolchévisme se préparait pour le combat décisif contre Kérensky, dont le vent du Sud-Ouest apportait les sonneries de trompettes...